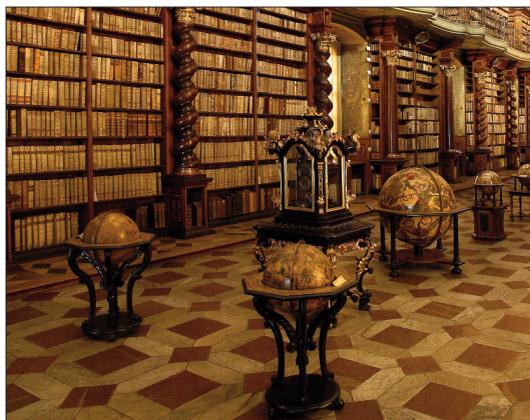


# *LUX PHILOLOGIÆ*

L'ESSOR DE LA PHILOGIE  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Sous la direction de  
Corinne BONNET,  
Jean-François COUROUAV et Éric DIEU



DROZ

© Copyright 2021 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.  
Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

# DU DEVENIR DES MANUSCRITS DU *ṚGVEDA* EN EUROPE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Guillaume DUCŒUR  
*Université de Strasbourg*

En 1805, dans son étude « Sur les Vedas, ou Écritures sacrées des Hindous » (1805), publiée dans le huitième volume des *Asiatic Researches* de la Société asiatique de Calcutta fondée en 1784 par William Jones (1746-1794), Henry Thomas Colebrooke (1765-1837) offrit au monde savant la première description détaillée du *Veda*, et notamment du *Ṛgveda*, accompagnée de la traduction de quelques passages à partir de la collation de plusieurs manuscrits alors à sa disposition sur le sol indien même et des commentaires de Sāyaṇa, brāhmane du XIV<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de ce huitième volume fut republié *verbatim* à Londres trois ans plus tard en 1808. Ce travail descriptif permit à l'Europe savante du début du XIX<sup>e</sup> siècle de prendre connaissance de l'ample contenu du *Veda* et de la complexité de sa langue archaïque qui résistait encore aux indianistes. Le constat qu'il fit aurait pu décourager les plus téméraires d'entre eux, car Colebrooke n'avait pas manqué de signaler les nombreuses difficultés que les Européens auraient alors à surmonter :

Ils [les *Veda*] sont trop volumineux pour une traduction intégrale de l'ensemble, et ce qu'ils contiennent ne saurait guère récompenser la peine du lecteur, beaucoup moins, celle du traducteur. Le dialecte ancien dans lequel ils sont composés, et particulièrement celui des trois premiers *Veda*, est extrêmement difficile et obscur. Et, quoique curieux, en tant que parent d'une langue plus polie et raffinée (le sanskrit classique), ses difficultés doivent continuer longtemps à empêcher un tel examen de l'ensemble des *Veda*, comme il serait nécessaire pour extraire tout ce qui est remarquable et important dans ces œuvres

volumineuses. Mais ils méritent bien d'être consultés occasionnellement par le savant orientaliste. (Colebrooke 1808, p. 497)

Malgré ces considérations peu engageantes, les maîtres européens de la philologie sanskrite du premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle tels Horace Wilson (1785-1860), Franz Bopp (1791-1867) et Eugène Burnouf (1801-1852) ne délaissèrent aucunement l'hymnaire ṛgvédique et invitèrent au contraire leurs élèves Friedrich Rosen (1805-1837) puis Max Müller<sup>1</sup> (1823-1900) à en publier une édition critique à partir de manuscrits déposés dans les grandes bibliothèques de Paris, Londres et Oxford au siècle précédent. Aussi, l'histoire de ces deux premières éditions du texte du *Rgveda*, partielle ou complète, accompagnées d'une traduction latine pour Rosen et du commentaire exégétique de Sāyaṇa pour Müller est assurément inséparable du long travail de recherches, de commandes de copies, d'envois et d'arrivées en Europe de manuscrits du *Rgveda* réalisé par quelques missionnaires chrétiens ou administrateurs et militaires européens au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. La présente contribution aura donc pour finalité de revenir sur l'acquisition de ces manuscrits du *Rgveda* en Inde et leur devenir en Europe dans un double contexte propre au siècle des Lumières, l'un d'ignorance quant à leur présence à Paris dès 1731, l'autre d'effervescence pour un savoir sacré indien fantasmé dont les missionnaires chrétiens s'étaient déjà détournés et désintéressés en Inde même. Néanmoins, avant de retracer le parcours de ces manuscrits du *Rgveda* de l'Inde à l'Europe, il convient de rappeler brièvement la particularité du statut de cet hymnaire qui rendit son accessibilité et sa connaissance si difficiles aux Occidentaux.

Si le millier de sūкта ou eulogies qui compose ce corpus liturgique fut probablement regroupé progressivement au cours du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère dans les territoires du Nord-Ouest indien, sa préservation fut assurée par des écoles ritualistes brāhmaniques ou śākḥā grâce à un travail mnémotechnique propre à la transmission orale de maîtres à disciples. Lorsque le roi Alexandre le Grand, ses compagnons et son armée arrivèrent en 326 av. J.-C. dans les territoires du Pāñjāb, la civilisation indo-ārya n'avait pas encore

<sup>1</sup> Cf. Ducœur 2013.

<sup>2</sup> Voir également à ce sujet les travaux de Filliozat 1941 et 1987, et de Colas 1997.

basculé de l'oralité à l'écriture. À ces hommes habitués de l'écrit, la culture brāhmanique n'offrit guère l'opportunité de prendre connaissance de son savoir et aucun texte ne put être rapporté au Ponant. Les pratiques brāhmaniques soit cultuelles des écoles ritualistes soit ascétiques des parivrājaka furent les seuls témoignages extérieurs de leur sagesse que les hétaires du conquérant macédonien purent observer et décrire. Lorsque le parivrājaka Calanos, par exemple, se sachant atteint d'une maladie incurable, entreprit le rite de l'auto-crémation à Suse, il déclama aux deva quelques sūkta et ses disciples expliquèrent alors aux Grecs qu'il s'agissait là « d'hymnes (ῥυμνοι) et d'éloges (ἔπαινοι) en l'honneur de certains dieux »<sup>3</sup>. Le savoir védique demeura ainsi inaccessible en dehors des écoles brāhmaniques ritualistes durant de longs siècles, et Ptolémée II Philadelphe (ca 308-246), bien qu'il fût cité par la chancellerie maurya du grand roi Aśoka ayant développé des graphies pour noter les dialectes indo-ārya, ne put pas plus compter sur l'acquisition d'un quelconque écrit védique pour la bibliothèque d'Alexandrie. À la fin du 11<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la connaissance des Occidentaux au sujet du contenu même des chants liturgiques des écoles brāhmaniques n'avait guère évolué et le syrien Bardesane devait encore se contenter d'une description générale de la ritualité indienne en affirmant que les brāhmanes « réservaient la plus grande partie du jour et de la nuit pour des hymnes aux dieux (εἰς ῥυμνοῦς τῶν θεῶν) et des prières (εὐχάς) » (Porphyre, *De l'Abstinence* 4.17.6).

L'importance de la transmission orale du *Veda* au sein des śākhā à la différence des écoles śramaniques, la fragilité des supports d'écriture, notamment des ôles puis du papier, permettent difficilement aujourd'hui de déterminer avec exactitude la période durant laquelle fut mis par écrit ce savoir sacré. Si le plus ancien manuscrit védique actuellement conservé date de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, le témoignage du savant iranien Bīrūnī (973-1048), conservé dans son *Livre sur l'Inde* qu'il rédigea vers 1030, confirme que le *Veda* fut posé par écrit accompagné de commentaires peu de temps auparavant, en particulier par le brāhmane kaśmīrien Vasukra. Néanmoins, il rappela combien la transmission orale avait toujours été de mise et que « les Hindous n'admettent pas qu'on puisse

<sup>3</sup> Arrien, *Anabase d'Alexandre* 7.3.3.

écrire le texte du *Veda*, de peur d'en perdre la mélodie. Ils refusent de se servir du roseau (*qalam*) dont le poids ferait, dans l'écriture, commettre des erreurs par excès ou par défaut » (Biruni 1996, p. 136). En son temps, Bīrūnī avait pu également préciser que le *Rgveda* était composé d'un ensemble de strophes (*ṛc*) de différentes longueurs pour l'exécution du sacrifice du feu et pour lesquelles trois méthodes de récitation (*pāṭha*), à savoir *sambitāpāṭha*, *padapāṭha* et *kramapāṭha*, permettaient aux brāhmanes d'en assurer la mémorisation et la transmission orale (Biruni 1996, p. 128). Le statut particulier du *Rgveda*, lié à la parole énoncée, sa transmission orale dans des écoles brāhmaniques fermées et interdisant toute communication de son contenu à des non brāhmanes, la défiance des brāhmanes envers l'écrit furent, pour les Occidentaux, autant d'obstacles qui contribuèrent à leur rendre le *Rgveda* inaccessible et mystérieux. Tout comme Bīrūnī au XI<sup>e</sup> siècle, les missionnaires chrétiens des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles prirent connaissance du *Veda* par le biais de leurs lectures des *Purāṇa* auxquels les classes sociales des Vaiśya et des Śūdra convertis au christianisme et présents dans ou autour des comptoirs commerciaux européens, leur donnèrent accès. Si Roberto de Nobili (1577-1656) pouvait affirmer, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, avoir pris connaissance des textes des écoles védiques relatifs aux rites domestiques, notamment *smārta*, *āpastamba* et *sūtra* (Bertrand 1862, p. 274), ou bien de l'école védique du Yajur veda noir telle la *Taittirīyasaṃhitā*, il ne semble pas avoir eu sous les yeux une quelconque copie manuscrite du *Rgveda* même. Dans leur travail d'évangélisation qu'ils souhaitaient rapide à l'égal de celui des Indes occidentales, les missionnaires portèrent d'ailleurs bien plus leur attention sur ce qui entraînait directement en concurrence avec leur propre croyance chrétienne, notamment la doctrine indienne de la Trimūrti qui faisait obstacle au dogme fondamental de la Trinité. L'Europe savante dut donc attendre encore un siècle avant de voir arriver sur son sol le texte du *Rgveda*.

De fait, l'arrivée des manuscrits indiens en Europe, et plus précisément à Paris, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut redevable à l'initiative de deux bibliothécaires à la recherche d'écrits rares qui eussent accordé un prestige certain à leur bibliothèque respective, à savoir le jésuite Étienne Souciet (1671-1744) pour la bibliothèque du Collège Louis le Grand, et l'académicien Jean-Paul Bignon (1662-1743) nommé bibliothécaire du roi en 1718. S'en

suivit une concurrence entre les deux institutions qui obligèrent les missionnaires jésuites implantés en Inde à passer des commandes de copies de textes indiens ou à les recopier eux-mêmes. Travail d'autant plus laborieux que les missionnaires voyaient dans ces commandes, soutenues par des fonds financiers non négligeables, une perte de temps inutile, car non seulement le temps imparti à la fonction de copiste était autant d'heures à déduire sur celui de l'évangélisation de terrain – il fallait, en effet, compter un peu plus d'un an de travail pour recopier un texte védique conséquent –, mais encore nulle personne à Paris n'aurait alors eu les connaissances requises pour déchiffrer les graphies indiennes et en comprendre le sens. Lorsqu'ils constataient déjà au quotidien que les brâhmanes eux-mêmes, qui apprenaient durant de longues années, à réciter par cœur les hymnes du *Ṛgveda*, n'étaient aucunement capables d'en donner le sens sans l'aide de commentaires<sup>4</sup>, il leur paraissait d'autant plus illusoire et inutile d'en envoyer des copies en France.

Quoi qu'il en fût, restructurant les institutions académiques, Jean-Paul Bignon réorganisa la bibliothèque royale et enrichit ses fonds par l'intermédiaire d'un vaste réseau d'administrateurs, parmi lesquels notamment Pierre-Christophe Lenoir (1683-1743), gouverneur de Pondichéry, et de missionnaires chrétiens présents sur les territoires des différents continents. À cet effet, il sollicita l'aide d'Étienne Fourmont (1683-1745), alors professeur d'arabe au Collège de France, à qui il demanda de rédiger un mémoire sur les écrits chinois et indiens qui eussent mérité d'être conservés dans le nouveau département des manuscrits de Paris. En novembre 1727 était ainsi envoyée une liste précise aux administrateurs de la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales, fondée

<sup>4</sup> Voir, par exemple, les lettres de Jean Calmette (1692-1740) du 24 janvier 1733: « Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont dépositaires n'en comprennent par le sens; car il est écrit dans une langue très ancienne, et le samouscroutam qui est aussi familier aux savants, que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé d'un commentaire, tant pour les pensées que pour les mots qu'ils appellent maha bachiam, le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livre sont parmi eux les savants du premier ordre. » (Calmette 1733, p. 611), et de Jean-François Pons (1698-1752) du 23 novembre 1740: « Après bien des siècles, elle (la langue sanskrite) s'est sensiblement corrompue dans l'usage commun, de sorte que le langage des anciens richi ou pénitens, dans les Védams ou livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne savent que le samskret fixé par les grammaires » (Pons 1740, p. 642).

en 1664 par l'intendant des finances Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) et implantée à Pondichéry et Chandernagor, ainsi qu'aux jésuites dont les missions se répartissaient dans quelques localités au Bengale et en Inde du Sud. Conscient de la difficulté de saisir les langues indiennes, Étienne Fourmont leur demanda en premier lieu de s'enquérir d'ouvrages indiens en traduction persane ainsi que de dictionnaires et de grammaires des langues indiennes expliqués en persan. Ce fut finalement le missionnaire jésuite Étienne Le Gac (1671-1738), supérieur de la mission de Pondichéry, qui centralisa les envois successifs d'imprimés et de manuscrits. Le premier ballot arriva le 13 décembre 1729<sup>5</sup>. Le 4 octobre 1730, à Paris, Étienne Fourmont recevait de Pondichéry une lettre d'Étienne Le Gac qui le prévenait de l'arrivée prochaine d'un nouvel envoi. Ainsi, dix mois plus tard, le 30 juillet 1731<sup>6</sup>, arrivait à Paris dans une caisse transportée par l'un des vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui accosta au Havre, un manuscrit du *Rgveda* en langue sanskrite mais en écriture télinga incisée sur plusieurs centaines d'ôles. Cette copie envoyée par Jean Calmette (1692-1740), responsable de la mission de Ballapuram dans l'actuel état du Karnataka, à Étienne Le Gac ne coûta pas moins de 136 livres. Elle avait eu notamment pour finalité de combler le souhait de Jean-Paul Bignon de recevoir pour la Bibliothèque de Sa Majesté d'authentiques manuscrits indiens sur feuilles de palmier, et non simplement sur support papier. Si Étienne Le Gac s'était exécuté pour plaire au bibliothécaire du roi et espérer ainsi un soutien plus appuyé de la royauté pour aider au travail d'évangélisation réalisé par les missionnaires jésuites français, il n'hésita pas cependant à prévenir Fourmont qu'il ne

<sup>5</sup> « Le 13 décembre, reçu pour la Bibliothèque le premier ballot venu des Indes par les vaisseaux de la Compagnie, en conséquence des correspondances que M. l'abbé Bignon avait commencé d'y établir, dès le 13 novembre 1727, en envoyant à Pondichéry et à Canton des mémoires détaillés des livres à rechercher dans les Indes et à la Chine, lesquels mémoires avaient été recommandés par M. le contrôleur général Pelletier des Forts à Mrs de la Compagnie des Indes. Ce premier ballot a été envoyé par le R. P. Le Gac, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus à Pondichéry. » (Omont 1893, p. 43).

<sup>6</sup> « Le 30 dudit, reçu pour la Bibliothèque une caisse venue de Pondichéry par les vaisseaux de la Compagnie des Indes, contenant de nouveaux livres indiens, envoyés en 1730 par les PP. Jésuites de Pondichéry, et arrivés seulement audit jour. » et « Le Rougouvedam, en trois livres, écrits sur des feuilles de palmier. » (Omont 1893, p. 55 et 56).

trouverait rien, dans le *R̥gveda*, qui lui permettrait de conforter la restitution de la chronologie de l'histoire de l'humanité :

Vous trouverez aussi, Monsieur, parmi ces livres le *Rougou Vedam*, en vers samouscrutam; vous ne sauriez croire la peine qu'il y a de trouver ces sortes de livres et de les arracher des mains des gentils, même à prix d'argent. Il y a très peu, même parmi les plus habiles brames, de personnes qui sachent expliquer ce que les *Vēdam* contiennent. Ils font consister cette science à bien prononcer les mots avec une certaine cadence ou ton de voix; c'est la seule chose que les plus habiles maîtres enseignent à leurs écoliers pendant plusieurs années, car je ne sache personne qui se pique de l'expliquer mot à mot. Au reste, vous ne devez point, Monsieur, vous attendre à trouver dans les livres indiens des histoires authentiques, des points de chronologie, ni des faits dont tout le monde convienne; ce n'est qu'un ramas d'histoires fabuleuses, où il y a souvent bien des obscénités, et remplies de choses contre la vraisemblance. Le seul avantage que les missionnaires trouvent dans la lecture des livres gentils, c'est d'y apprendre la langue, afin d'être plus en état de travailler à la conversion de ces idolâtres. (Omont 1902, p. 843-844)

De fait, les missionnaires chrétiens ne portèrent guère d'intérêt au *R̥gveda*, et plus généralement à la littérature védique si ce ne fut pour y puiser une *argumentatio* propre à réfuter les croyances des brāhmanes. Si le jésuite Jean-François Pons (1698-1752), qui, de Karikal, écrivit, le 23 novembre 1740, une longue lettre à Jean-Baptiste du Halde (1674-1743) au sujet des « particularités sur la littérature indienne », considérait que les demandes d'ouvrages indiens de la part des bibliothécaires parisiens leur offrirent de rechercher avec plus d'ardeur encore quelques spécimens de la littérature indienne<sup>7</sup>, il s'accordait néanmoins avec son confrère

<sup>7</sup> Cf. Jean Calmette: « Le roi ayant pris le dessein de former une bibliothèque orientale, M. l'abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits pour l'avancement de la religion, car ayant acquis par ce moyen là les livres essentiels qui sont comme l'arsenal du paganisme, nous en tirons des armes pour combattre les docteurs de l'idolâtrie, et ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Telles sont leur philosophie, leur théologie et surtout les quatre Vedam qui contiennent la loi des brames et que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré, le livre d'une autorité irréfutable et venu de Dieu même. » (Calmette 1733, p. 611).

Étienne Le Gac pour reconnaître qu'au-delà de la grammaire des brāhmanes, l'une « des plus belles sciences », le *Rgveda*, et plus généralement les quatre *Veda*<sup>8</sup>, ne formaient « qu'un recueil des différentes pratiques superstitieuses et souvent diaboliques des anciens richi, pénitents, ou muni, anachorètes. Tout est assujetti et les dieux mêmes sont soumis à la force intrinsèque des sacrifices et des mantram : ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, etc. » (Pons 1740, p. 644). Tout au plus fit-il un comparatisme analogique entre une formule liturgique védique, mettant en avant, encore une fois, l'importance de la croyance en la trinité, et le cantique liturgique de la prière eucharistique du rite romain, comparatisme qui montre assez que sa préoccupation première n'était aucunement philologique mais que cette dernière relevait d'une approche orientée : « Je fus surpris d'y trouver celle-ci “ôm, sântih, sântih, sântih, harik.” Vous savez sans doute que la lettre ou syllabe ôm contient la trinité en unité, le reste est la traduction littérale de “Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus”. » (Pons 1740, p. 644).

Deux facteurs contribuèrent donc à l'arrivée des textes védiques en France. Le premier fut les sollicitations répétées des bibliothécaires royaux, le second la duplicité de brāhmanes convertis au christianisme comme l'expliquait Jean Calmette dans sa lettre à M. de Cartigny, intendant général des armées navales de France : « Depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre [le Veda] si respecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si nous n'avions eu des brames chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auraient-ils communiqué à l'Europe et surtout aux ennemis de leur culte, eux qui à la réserve de leur caste ne le communiquent pas à l'Inde même ? » (Calmette 1733, p. 611).

Ainsi, durant les années 1730, le *Rgveda* fut entreposé au département des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris à côté de

<sup>8</sup> En 1733, J. Calmette présentait les *Veda* de la manière suivante : « Les quatre Vedas ou Bed sont, selon, eux, d'une autorité divine : on les a en arabe à la bibliothèque du roi. Ainsi les brahmanes sont partagés en quatre sectes, dont chacune a sa loi propre. Roukou Vedan, ou, selon la prononciation indoustane, Recbed et le Yajourvedam, sont plus suivis dans la Péninsule entre les deux mers, le Sâmavedam et Latharvana ou Brahmavedam dans le nord. Les Vedas renferment la théologie des brahmanes, et les anciens pouranam ou poèmes, la théologie populaire. » (Calmette 1733, p. 611).

nombreux dictionnaires et grammaires des langues indiennes ainsi que d'ouvrages rédigés de la main des missionnaires afin de réfuter les croyances des brāhmanes, à l'égal de l'*Ezour Vedam* qu'en 1760, Voltaire (1694-1778) brandira contre l'Infâme en proclamant : « J'ai entre les mains la traduction d'un des plus anciens manuscrits qui soient au monde. Ce n'est pas le Védam dont on parle tant dans l'Inde, et qui n'a pas encore été communiqué à aucun savant de l'Europe ; c'est l'Ezourvédam, ancien commentaire composé par Chumontou, sur ce Védam, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes » (Voltaire 1761, p. 52). Et pourtant, cela faisait déjà trente ans que la composition la plus ancienne de l'Inde, l'hymnaire ṛgvédique, reposait sur les rayonnages de la Bibliothèque royale et qu'elle avait été répertoriée par Étienne Fourmont dans sa liste des manuscrits indiens, elle-même incorporée dans le *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae Regiae*<sup>9</sup> publié en 1739. Ironie du sort, s'il en fut, le manuscrit du *Ṛgveda* était donc déjà à Paris lorsque quatre mois et demi plus tard, le 17 décembre 1731, naissait, dans cette même ville, Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron<sup>10</sup> (1731-1805) qui s'engagea dans la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales, en 1754, afin de rechercher en Inde les textes de l'*Avesta* et du *Veda* (App 2010, p. 363-439). De fait, dès 1735, la Bibliothèque royale conservait déjà des copies du *Ṛgveda* et de l'*Aitareyaabrāhmaṇa*, du *Yajurveda* et du *Samāveda* ainsi que des grammaires et dictionnaires des différentes langues de l'Inde. Tout un arsenal linguistique envoyé par les missionnaires chrétiens qui aurait pu offrir aux plus habiles des philologues les clés de compréhension de ces textes védiques. Mais le temps n'était pas encore au déchiffrement désintéressé et non-confessionnel, il était consacré à la réception des commandes passées, à la conservation et au catalogage d'écrits orientaux qui renforçaient le prestige du fonds des manuscrits de la Bibliothèque royale et par là-même la grandeur de la France vis-à-vis des pays voisins (fig. 1).

<sup>9</sup> « Codex corticeus, stylo chalybaeo exaratus, quo continetur liber inscriptus sroutam et Rougouvedam. », *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae*, I. *Codices orientales*, Parisiis, e typographia regia, 1739, p. 436, n° XLVI. Cf. Hamilton 1807.

<sup>10</sup> Kieffer 1983 ; Deloche et Filliozat 1997 ; Anquetil 2005.

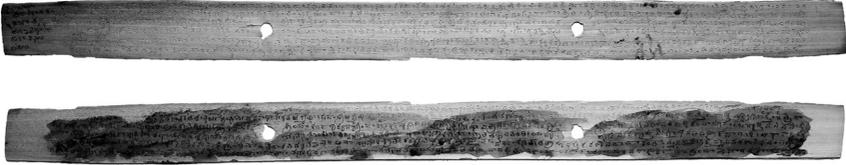


Fig. 1. Manuscrit du *Rgveda* en telinga sur feuilles de palmier – 1730  
(BnF – Mss sanskrit 213.2r-v)

L'Europe savante dut cependant à un autre voyageur d'origine française, arrivé en Inde au cours du mois de juin 1758, à l'âge de dix-sept ans, l'acquisition d'une collection de manuscrits védiques, à savoir le suisse Antoine-Louis-Henri Polier (1741-1795), plus connu sous son grade, qui lui fut attribué par la Couronne britannique, de Colonel Polier. La deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle fut assurément celle des administrateurs, des militaires, des médecins et scientifiques européens qui, parallèlement aux missionnaires chrétiens, parcoururent les territoires de l'Inde et qui, en fonction de leurs obligations professionnelles ou de leurs intérêts personnels, s'intéressèrent à la culture indienne, achetèrent des manuscrits ou firent faire des copies d'œuvres littéraires indiennes, firent exécuter des miniatures et des peintures par des artistes indiens spécialistes de la *kalamkārī* ou art pictural, et qui eut pour conséquence d'ouvrir un marché très lucratif pour les copistes indiens. Antoine Polier, qui vécut 30 ans en Inde, de 1758 à 1788, fit partie de cette gent occidentale qui amassa un grand nombre de manuscrits et qui en fit profiter la communauté des savants européens<sup>11</sup>. Conscient de l'intérêt que cette dernière portait depuis longtemps au *Veda*, il entreprit d'en obtenir des copies. Dans une lettre qu'il adressa à Joseph Banks (1743-1820), président de la Société royale de Londres, il narra les difficultés qu'il rencontra pour trouver et acquérir de telles copies. Non pas que les brāhmanes, selon ses dires, n'eussent aucune inclination à communiquer leur savoir sacré à un non-brāhmane européen dès lors que ce dernier ne cherchait nullement à ridiculiser leurs croyances (Polier 1809, p. XXII), à l'inverse des missionnaires chrétiens, mais parce que les guerres incessantes que l'empereur moghol Aurangzeb (1618-1707), pris

<sup>11</sup> Sur le fonds Polier conservé à la Bibliothèque nationale de France, voir Colas 1984.

dans son radicalisme islamique, avait menées durant des années contre les non-musulmans avaient entraîné la destruction des édifices religieux et des textes sacrés ainsi que la fermeture des écoles brāhmaniques des grandes villes de l'Inde du Nord. Ce fut finalement à Jaipur, ville fondée en 1727 à neuf kilomètres au sud de l'ancienne Amber qui fut épargnée par Auranzeb par déférence envers son allié le mīrṣā rāja Jai Singh (1611-1667), que Polier, grâce à ses relations d'amitié avec Don Pedro da Silva, médecin de Pratāb Singh (1764-1803), rāja de Jaipur, qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer auprès de l'empereur Shāh Ālam II (1728-1806), put obtenir en 1781 une copie de certains livres du *Veda* dont le *Ṛgveda* dans sa récitation continue ou samhitāpāṭha. À la question du rāja de savoir quelle utilité pourrait y trouver un Européen, Don Pedro da Silva expliqua d'après la missive que Polier lui avait dépêchée qu'« on rassemblait en Europe, dans des bibliothèques tous les livres rares et précieux, et que les savants allaient s'instruire dans ces dépôts, que depuis très longtemps on y désirait les Ved[a]s, mais que l'on ne pouvait les avoir que chez lui, et sans un ordre exprès de sa part » (Polier 1809, p. xx). Et Polier de conclure que « le Raja accorda cette permission, et les Bramines, que je payais m'envoyèrent dans le courant de l'année, la copie de ces livres » (Polier 1809, p. xx). N'ayant pas la capacité de les lire, Polier fit appel au brāhmane Rāj Ānandrām (rajah Amunderam) alors présent à Lucknow. Ce dernier les identifia publiquement, puis proposa à Polier de numéroter les pages et d'y apposer en persan – langue alors bien mieux connue – le titre de chaque volume et de chaque section, à la seule condition de ne jamais les relier de cuir ou de peau, mais de soie ou de velours (Polier 1809, p. xx). Le premier sanskritiste européen à avoir bénéficié de ces textes védiques, recopiés en écriture devanāgarī et divisés en onze volumes, fut William Jones (1746-1794) à qui Polier les fit envoyer directement à Calcutta et dont il espérait un prompt travail de déchiffrement : « Je ne doute point que les mémoires de la société asiatique ne nous transmettent bientôt le jugement que cet homme célèbre, fort au-dessus de tous mes éloges, portera de ces livres » (Polier 1809, p. xxiii). En 1788, de retour en Europe, Polier les offrit finalement en hommage à l'Angleterre et les déposa à la bibliothèque du Musée britannique (Bendall 1902, p. 1-2).

Durant le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, les magistrats anglais Robert Chambers (1737-1803), William Jones (1746-1794) et

Henry Thomas Colebrooke (1765-1837), l'imprimeur Charles Wilkins (1749-1836) ainsi que le géomètre Colin Mackenzie (1754-1821), qui travaillèrent pour la *Compagnie anglaise des Indes orientales*, constituèrent à leur tour d'importantes collections de manuscrits indiens. La fondation en 1784 de la Société asiatique du Bengale permit un véritable développement de la philologie et de la diffusion de ses avancées par l'édition des *Asiatic Researches*. La littérature indienne, les inscriptions sur roche et pilier, les légendes sur l'avers et le revers des monnaies furent autant d'objets d'étude qui permirent à William Jones d'affirmer ouvertement dès 1785 que le travail philologique des Anglais sur le sol indien dépassait déjà celui des Français (Jones 1807, p. 20-21). Ainsi le premier volume des *Recherches asiatiques* s'ouvrait-il par une description de l'écriture devanāgarī, et contenait-il un bref descriptif de la littérature sanskrite dressé par un lettré indien, mais derrière lequel la plume de W. Jones est perceptible. Les indications données sur les Saṃhitā védiques, connues grâce aux manuscrits de Polier alors en possession de W. Jones, montrent déjà un intérêt à établir la chronologie historique du *Rgveda*, du *Yajurveda*, du *Sāmaveda* et de l'*Atharvaveda* à partir de l'étude des spécificités linguistiques de chacun des recueils. Et, dans ces temps de concurrences commerciales, militaires et scientifiques entre Anglais et Français sur le sol indien même, W. Jones n'hésita nullement à mettre en avant la grandeur des études philologiques des membres de la Société asiatique du Bengale en déclarant : « Puisque les Européens sont redevables aux Néerlandais de presque tout ce qu'ils savent de l'arabe, et aux Français de tout ce qu'ils savent du chinois, qu'ils reçoivent maintenant de notre nation la première connaissance exacte du sanscrit et des précieuses œuvres qui en sont composées » (Jones 1788, p. 355).

À la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, certains expatriés rentrèrent en Angleterre tels Robert Chambers en 1799, ou Colebrooke en 1815 et rapportèrent avec eux leur collection privée de manuscrits indiens. Les bibliothèques de la Compagnie anglaise des Indes orientales, de Londres et d'Oxford se virent les dépositaires d'un fonds de manuscrits considérable et unique en Europe. De nouvelles copies complètes ou partielles du *Rgveda*, parfois rédigées en de belles écritures devanāgarī, comme celles de la collection

privée de Chambers<sup>12</sup>, qui sera achetée par le Royaume de Prusse en 1842 pour permettre à Berlin de devenir le centre européen de la philologie sanskrite, celles de Colebrooke et de Mackenzie, ou encore un peu plus tard du médecin H. H. Wilson (1786-1860) offrirent à la nouvelle génération de sanskritistes européens la possibilité de lire et d'étudier la littérature védique et classique. Le travail d'édition et de traduction du *Ṛgveda* put enfin être envisagé en Europe même. Friedrich Rosen (1805-1837), élève de Franz Bopp, qui n'eut le temps que d'éditer et de traduire en latin le premier huitain ou *aṣṭaka* du *Ṛgveda*, frappé qu'il fut par une mort prématurée, avait travaillé dès 1830 à partir des manuscrits rapportés par Polier, Chambers et Colebrooke. Pendant ce temps, sur le sol indien, à Bombay, le missionnaire écossais John Stevenson (1798-1858) publiait en 1833 le texte sanskrit suivi d'une traduction anglaise des trente-cinq premiers hymnes. En France, Eugène Burnouf demeurait, quant à lui, très démuné dans ses recherches ṛgvédiques. Il s'évertuait avec beaucoup de patience à déchiffrer le manuscrit en telinga arrivé à Paris un siècle plus tôt et ne pouvait que pester au vu des difficultés qu'il lui imposait au quotidien :

J'ajouterai en finissant, puisque l'occasion s'en présente, que l'usage que j'ai fait des Védas dans le cours de ce travail a été limité par l'insuffisance des secours que nous possédons en France pour la lecture de ces livres difficiles. Quand on pense que le grand Colebrooke lui-même s'est abstenu de [se] prononcer sur certaines parties des Védas pour lesquelles il n'avait pu trouver de commentaire, on comprendra sans peine que la mauvaise copie telinga de la Bibliothèque royale ait présenté à mes recherches des obstacles souvent insurmontables. Je ne connais rien de plus fatigant pour la vue que cette écriture telinga tracée au poinçon sur des olles, rien de plus décourageant pour l'esprit que ces étroites feuilles de palmier dont la réunion forme un livre sans chapitres et sans index. (Burnouf 1833, p. 161)

Rien d'étonnant alors à ce que Burnouf, qui avait nourri de grands espoirs en Max Müller, élève de Bopp, venu à Paris suivre ses cours

<sup>12</sup> Nommé juge à la cour suprême de justice au Bengale en 1773, Chambers arriva au Bengale en 1774 et y constitua, durant vingt-cinq ans, un fonds de huit cents manuscrits indiens acquis à prix d'or, entre 20 000 et 25 000 livres.

sur le sanskrit et le *R̥gveda* au Collège de France, le dépêcha, en juin 1846, en Angleterre afin qu'il pût y poursuivre le travail commencé par Rosen. Lors de leur entretien, Burnouf demanda ouvertement à celui qui devint son élève de cœur de se lancer dans l'édition et du *R̥gveda* et du commentaire de Sāyaṇa, bien conscient de l'importance des commentaires brāhmaniques pour percer à jour l'archaïsme du sanskrit ṛgvédique, à défaut de l'aide d'un brāhmane érudit comme pouvaient en bénéficier les membres de la Société asiatique de Calcutta. Mais les sanskritistes européens découvrirent rapidement, déjà depuis Rosen, de l'inadéquation de tels commentaires traditionnels pour parvenir à saisir le sens de la phraséologie ṛgvedique. Quoi qu'il en soit, Max Müller rapporterait plus tard de l'entretien qu'il eut avec Burnouf, en 1845, le souhait de ce dernier que l'Europe savante pût avoir dorénavant en sa possession une telle édition car, après la grande effervescence autour de l'édition et de la traduction en français puis en latin des *Upaniṣad* en langue persane par A.-H. Anquetil-Duperron, Burnouf lui avait expressément déclaré : « Nous savons ce qui se trouve dans les Upaniṣad, mais nous avons besoin des hymnes et de leurs commentaires indigènes » (Müller 1901, p. 169). Max Müller si employa sans retenue aucune durant vingt-neuf ans. Empreint de la méthode historico-critique que lui légua Burnouf, conscient de l'importance de l'établissement d'éditions des textes religieux que l'humanité avait produits tout au long de son histoire, Max Müller ne pouvait qu'affirmer au sujet des œuvres classiques sanskrites qu'à la différence du *Veḍa*, elles ne représentaient pour lui que « des curiosités littéraires, rien de plus ; on conçoit qu'elles aient charmé les heures de loisirs d'un William Jones ou d'un Colebrooke ; elles ne pouvaient faire l'étude d'une vie » (Müller 1879, p. 132). La richesse des fonds védiques des grandes bibliothèques anglaises et des collections privées confectionnés durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle offrit dorénavant aux savants européens l'opportunité d'un véritable travail d'édition critique, de traduction et de commentaires historico-critiques tel celui qu'entreprit Max Müller et au sujet duquel Louis Renou écrira : « L'édition monumentale de Max Müller apportait enfin, introduit par de savantes préfaces, un texte du Rk que consolidait la double garantie littéraire du padapāṭha et du commentaire, avec, même, cette élégance suprême d'un semblant de critique textuelle. Il était possible dès lors de se mesurer avec un document sûr, qui semblait relever de toutes les méthodes de la philologie occidentale » (Renou 1928, p. 4).

Ainsi le travail philologique sur le *Ṛgveda* initié en Inde au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'abord par les missionnaires chrétiens, puis par les fonctionnaires de la Compagnie anglaise des Indes orientales se poursuivit-il en Europe à partir du deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle et avait-il été rendu possible par l'acquisition de nombreux manuscrits en écritures devanāgarī et nandināgarī tout au long du Siècle des Lumières. Néanmoins, à la réfutation des missionnaires, à la curiosité des administrateurs, succéda en Europe une véritable démarche philologique qui vint non seulement enrichir la grammaire comparée des langues indo-européennes, mais encore contribuer à la restitution de l'histoire générale des civilisations anciennes par la déconstruction de la représentation de l'histoire de l'humanité telle qu'elle avait été véhiculée par la tradition chrétienne à partir de la *Genèse*. Comme en témoigna Max Müller en 1854, ce fut Eugène Burnouf qui poursuivit les études védiques après la mort de Rosen et qui fit prendre conscience de leur importance dans l'approche non-confessionnelle de l'histoire de l'humanité et de l'histoire comparée des religions :

Il n'y avait pas alors en Europe de savant qui fût plus versé que Burnouf dans la langue et dans les traditions du Vēda. Ami intime de Rosen, lui seul perpétua, après la mort de Rosen, la tradition des études védiques. Il voulait que tous ceux qui venaient travailler sous lui fussent pénétrés de l'importance de ces études, et il leur prouvait que, pour avoir une intelligence vraie de l'histoire primitive de l'humanité, et pour faire une étude comparative des religions de l'Orient, la connaissance du Vēda était indispensable<sup>15</sup>.

Dans une lettre datée du 16 avril 1835, Burnouf, qui s'était rendu dans les bibliothèques de Londres et d'Oxford pour compiler les manuscrits sanskrits qui y étaient conservés depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, livra à son épouse l'impression que lui laissa également sa visite du fonds privé de son collègue H. H. Wilson comme le gage des études philologiques sanskrites des décennies à venir :

<sup>15</sup> Müller 1854, p. XL. Harris 1867, p. 17. Au moment de la mort de F. Rosen survenue en 1837, E. Burnouf était déjà lui-même engagé dans les traductions du *Saṁbharmapuṇḍarikasūtra* et du *Bhāgavata Purāna*. De ses études sur le *Ṛgveda* et la littérature védique, dispensées au Collège de France, seuls ses papiers personnels conservés à la BnF (cote papiers-Burnouf 28 et 29) demeurent.

Après la collection de deux mille volumes que Colebrooke a donnée à la Compagnie des Indes, celle de Wilson est certainement la plus belle qui existe en Europe. Il y a beaucoup de manuscrits anciens ; ceux qui sont modernes ont été copiés pour lui par les plus savants brahmanes de Bénarès, puis collationnés et corrigés ; ils sont tous du même format in-folio, et reliés en cuir de Russie. Il y a là de quoi occuper plusieurs générations d'érudits. (Delisle-Burnouf 1891, p. 214)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANQUETIL, Jacques, 2005. *Anquetil-Duperron. Premier orientaliste français*, Paris, Presses de la Renaissance.
- APP, Urs, 2010. *The Birth of Orientalism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- BENDALL, Cecil, 1902. *Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the British Museum*, London, British Museum.
- BIRUNI, 1996. *Le livre de l'Inde*, extraits choisis, traduits de l'arabe, présentés et annotés par V.-M. Monteil, Sindbad/Unesco.
- BERTRAND, Joseph, 1862. *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux spécialement sur les questions du clergé indigène et des rites malabares d'après des documents inédits*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, P. Brunet.
- BURNOUF, Eugène, 1833. *Commentaire sur le Yaçna, l'un des livres religieux des Parses*, tome 1, Paris, Imprimerie royale.
- CALMETTE, Jean, 1733. « Lettre du P. Calmette à M. de Cartigny, intendant général des armées navales de France », dans M. L. Aimé-Martin, *Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, avec quelques relations nouvelles des missions et des notes géographiques et historiques*, Paris, Auguste Desrez, 1839, t. II, p. 610-612.
- COLAS, Gérard, 1984. « Le fonds Polier à la Bibliothèque nationale », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 73, p. 99-123.
- COLAS, Gérard, 1997. « Les manuscrits envoyés de l'Inde par les jésuites français entre 1729 et 1735 », dans François Déroche et Francis Richard (dir.), *Scribes et manuscrits du Moyen-Orient*, Paris, Bibliothèque nationale de France, p. 345-362.
- COLEBROOKE, Henry Thomas, 1805. « On the Vedas, or Sacred Writings of the Hindus », *Asiatick Researches or Transactions of the Society; instituted in Bengal, for enquiring into the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature, of Asia*, Volume the Eighth, Calcutta, printed at the honorable Company's Press, p. 369-476 (= 1808, London, p. 377-497).
- DELISLE-BURNOUF, Laure, 1891, *Choix de lettres d'Eugène Burnouf. 1825-1852. Suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-similé*, Paris, H. Champion.

- DELOCHE, Jean, FILLIOZAT, Manonmani & FILLIOZAT, Pierre-Sylvain, 1997. *Voyage en Inde 1754-1762. Anquetil-Duperron. Relation de voyage en préliminaire à la traduction du Zend-Avesta*, Paris, Maisonneuve et Larose / École française d'Extrême-Orient.
- DUCŒUR, Guillaume, 2013. « Max Müller (1823-1900), de l'édition textuelle du *Rg veda* à l'histoire comparée des religions », *Source(s). Cahiers de l'équipe de recherche Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe 2*, p. 81-104.
- FILLIOZAT, Jean, 1941. *Catalogue du fonds sanscrit de la Bibliothèque nationale*, fasc. 1, n° 1 à 165, Paris, A. Maisonneuve.
- FILLIOZAT, Jean, 1987. « Deux cents ans d'indianisme : critique des méthodes et des résultats », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 86, p. 83-116.
- HAMILTON, Alexander, 1807. *Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, Imprimerie bibliographique.
- HARRIS, George, 1867. *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, membre correspondant de l'Institut de France*, Paris, A. Durand et Pedone Lauriel.
- JONES, William, 1788. « On the Literature of the Hindus, from the Sanscrit, communicated by Goverdhan Caul, with a short Commentary », *Asiatick Researches: or Transactions of the Society; instituted in Bengal, for enquiring into the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature, of Asia*, Volume the First, Calcutta, printed at the honorable Company's Printing-Office, p. 340-355.
- JONES, William, 1807. « The second anniversary discourse, delivered 24 February, 1785 », *The Works of Sir William Jones with the Life of the Author* by Lord Teignmouth, London, John Stockdale, vol. III, p. 10-23.
- KIEFFER, Jean-Luc, 1983. *Anquetil-Duperron. L'Inde en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres.
- MÜLLER, Max, 1854. *Rig-Veda Sanhita. The Sacred Hymns of the Brahmins, together with the Commentary of Sayanacharya*, edited by Dr. Max Müller, volume II, published under the patronage of the Honourable the East-India-Company, London, W. H. Allen and Co.
- MÜLLER, Max, 1879. *Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde. Leçons faites à Westminster Abbey*, traduit de l'anglais par J. Darmesteter, Paris, C. Reinwald et Co.
- MÜLLER, Max, 1901. *My autobiography, a Fragment*, New York, Charles Scribner's Sons.
- OMONT, Henri, 1893. *La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV (1718-1756). Journal de l'abbé Jourdain, secrétaire de la Bibliothèque*, Paris.
- OMONT, Henri, 1902. *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, seconde partie, Paris, Imprimerie nationale.
- POLIER, Chanoinesse de, 1809. *Mythologie des Indous, travaillée par M<sup>me</sup> la Ch<sup>noise</sup> de Polier sur des Manuscrits authentiques apportés de l'Inde par feu Mr. le Colonel de Polier, membre de la Société Asiatique de Calcutta*, Paris, F. Schoell, t. I.

PONS, Jean-François, 1740. « Lettre du P. Pons au P. Du Halde. Particularités sur la littérature indienne », dans M. L. Aimé-Martin, *Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, avec quelques relations nouvelles des missions et des notes géographiques et historiques*, Paris, Auguste Desrez, 1839, t. II, p. 642-648.

RENOU, Louis, 1928. *Les maîtres de la philologie védique*, Paris, P. Geuthner.

VOLTAIRE, 1761. *Essay sur l'histoire générale, et sur les mœurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, Genève, Cramer, t. I.